

Études littéraires africaines

« *It's Never Just One Road* » : Genga-Idowu et la prostitution dans l'espace urbain de Nairobi

Colomba Muriungi



Number 31, 2011

Nairobi. Urbanités contemporaines

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1018744ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1018744ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Muriungi, C. (2011). « *It's Never Just One Road* » : Genga-Idowu et la prostitution dans l'espace urbain de Nairobi. *Études littéraires africaines*, (31), 50–56.
<https://doi.org/10.7202/1018744ar>

Article abstract

My article is a reading of Genga-Idowu's *Lady in Chains* with an intention to show how she attempts to rewrite the presentation of the prostitute figure in a Kenyan urban space by figuring prostitution as an institution that is useful in questioning and revising economic power relations between men and women. Genga-Idowu shows that women can reliably accumulate income from prostitution and emancipate themselves from the economic disadvantages of postcolonial Kenya. I examine specific traits of the prostitute figure and the spaces within the city that this writer utilizes to revise and disavow Kenyan male writers and socio-cultural conception of the prostitute. Thus prostitution will be projected as a business and a potential alternative road that makes women economically powerful and frees them from other kinds of disadvantages that characterize their lives.

« IT'S NEVER JUST ONE ROAD » : GENGA-IDOWU ET LA PROSTITUTION DANS L'ESPACE URBAIN DE NAIROBI

Résumé : My article is a reading of Genga-Idowu's *Lady in Chains* with an intention to show how she attempts to rewrite the presentation of the prostitute figure in a Kenyan urban space by figuring prostitution as an institution that is useful in questioning and revising economic power relations between men and women. Genga-Idowu shows that women can reliably accumulate income from prostitution and emancipate themselves from the economic disadvantages of postcolonial Kenya. I examine specific traits of the prostitute figure and the spaces within the city that this writer utilizes to revise and disavow Kenyan male writers and socio-cultural conception of the prostitute. Thus prostitution will be projected as a business and a potential alternative road that makes women economically powerful and frees them from other kinds of disadvantages that characterize their lives.

*

Traditionnellement, beaucoup de sociétés africaines accordaient une plus grande importance aux enfants mâles, considérés comme les futurs héritiers d'une propriété, tandis que les filles se voyaient destinées à devenir des domestiques ou des femmes au foyer¹. Aujourd'hui encore, dans certains types de société où les femmes sont considérées comme extérieures au cercle familial et ne peuvent devenir propriétaires de biens, notamment fonciers, qui sont censés ne circuler qu'au sein de la famille, elles se trouvent exclues le plus souvent de tout accès à la propriété². Dans les sociétés traditionnelles rurales, les hommes étaient à la tête du foyer tandis que le rôle des femmes se limitait à cultiver la terre en vue de nourrir la famille.

La colonisation a par ailleurs provoqué un phénomène de migration de la main-d'œuvre masculine bon marché vers les villes où se développaient les premières usines. À Nairobi, selon Luise White³, les employeurs fournissaient à cette main-d'œuvre des logements exigus, afin de limiter le nombre de foyers, d'éviter que les femmes ne suivent leurs maris avec leurs enfants, et de maintenir ces derniers dans les campagnes. Du fait de cette insuffisance du logement, très peu de femmes vivaient à Nairobi avec

¹ Ominde (Simeon Hongo), *The Luo Girl from Infancy to Marriage*. London : Macmillan, 1952, 70 p. ; p. 30.

² Obbo (Christine), *African Women : Their Struggle for Economic Independence*. London : Zed Press, 1980, 166 p. ; p. 34.

³ White (Luise), *The Comforts of Home : Prostitution in Colonial Nairobi*. Chicago : University of Chicago, 1990, 300 p. ; p. 4.

leurs maris à l'époque coloniale. Les femmes célibataires qui vivaient en ville étaient perçues comme des prostituées. Cependant, un certain nombre de femmes célibataires ont migré vers les villes afin d'y trouver un emploi, en tant que domestiques ou serveuses. D'autres se sont établies à Nairobi en tant que prostituées ou propriétaires de maisons closes⁴. Ces dernières étaient perçues comme des femmes amORALES, qui « volaient » le mari des autres femmes afin de lui soutirer son argent⁵.

Selon Richard Priebe, la fiction populaire est normative et reflète les valeurs qui ont cours dans une société donnée⁶. Or, la fiction populaire est aussi souvent associée aux idées de rébellion et de transgression des normes. Il s'agit donc d'un genre ambivalent, où certaines questions jugées inacceptables moralement par la société peuvent faire l'objet d'une discussion et où l'expérience de catégories marginalisées de la population, comme les prostituées, peut être mise en avant⁷. Enfin, le roman populaire apparaît également comme un lieu de subversion et de remise en question des idées reçues concernant la figure de la prostituée, en suggérant qu'il s'agit peut-être là d'un moyen pour elle d'acquérir une certaine indépendance économique.

Nous étudierons ici la manière dont le roman de Genga-Idowu, *Lady in Chains*⁸, représente la prostitution comme un moyen, pour les femmes, de prendre le pouvoir dans l'environnement changeant qu'est la ville. Nous nous appuyons ici sur l'argument développé par Johannes Bouteillier, qui suggère que la prostitution est « une forme de travail légitime, librement choisie par des milliers de femmes »⁹. Ceci revient à considérer la prostitution comme une forme de production économique permettant à certaines femmes de s'enrichir en vue d'acquérir un meilleur statut social. Cette conception se retrouve dans le roman, où les prostituées parviennent, grâce à leurs revenus, à développer des activités commerciales (*businesses*) qui les rendent économiquement indépendantes. La richesse accumulée grâce à l'industrie du sexe permet ainsi aux femmes de se soustraire au contrôle institutionnel qu'elles subissent traditionnellement, voire de le subvertir.

⁴ White (L.), *The Comforts of Home...*, *op. cit.*, p. 1.

⁵ Obbo (C.), *African Women...*, *op. cit.*, p. 26.

⁶ Priebe (R.), « Popular Writing in Ghana : A Sociology and Rhetoric », in Barber (Karin), dir., *Readings in African Popular Culture*. Oxford : James Currey, 1997, 184 p. ; p. 90.

⁷ Muriungi (Colomba Kaburi), « "Breaking the Chains" : Female Bonding and Cultural Emancipation in an Emergent Urban Space in Kenya », *Africa Insight*, vol. 35, n°2, June 2005, p. 33-40 ; p. 33.

⁸ Genga-Idowu (Florence M.), *Lady in Chains*. Nairobi : East African Educational Publishers, 1993, 198 p. ; en abrégé : *LiC*.

⁹ Cité dans O'Neill (Maggie), *Prostitution and Feminism : Towards a Politics of Feeling*. Cambridge : Polity Press, 2001, 240 p. ; p. 24.

Dans *Lady in Chains*, Susan, son mari Ochola et leurs trois enfants vivent d'abord à Kano, une région rurale qui est située à l'ouest du Kenya et dont ils sont originaires. Ils déménagent ensuite à Nairobi, à l'invitation de leur cousin Ong'ora, qui leur fait miroiter la promesse d'une vie meilleure. Cependant, à Nairobi, le salaire de gardien de nuit d'Ochola ne lui permet pas de subvenir aux besoins de sa famille. Il demande donc à Susan de travailler dans un bar, où elle fait la connaissance de femmes qui lui assurent qu'elle n'est en rien obligée de vivre avec son mari jusqu'à la fin de ses jours. Bien que mariée, Susan suit les conseils de Maryline et cherche un homme qui pourra subvenir à ses besoins. Le cadre urbain, notamment le bar, représente donc, pour les personnages féminins, un lieu de redécouverte d'elles-mêmes et de renégociation de leurs rapports avec les hommes.

La figure de Susan sert également à inverser l'idée répandue que ce sont les hommes qui, traditionnellement, profitent des femmes en matière de sexualité. En effet, Susan convainc d'abord Ochola de la laisser avoir des relations sexuelles et se marier avec Polycarp, de sorte qu'Ochola encaisse l'argent de la dot. Elle profitera ensuite de la générosité de Polycarp pour monter plusieurs commerces tout en jouant la femme parfaite, avant de demander le divorce. Le cadre urbain semble donc permettre aux femmes d'acquérir une autonomie financière, en inversant les rôles traditionnels assignés aux sexes, et d'atteindre une certaine forme de liberté sociale autant qu'économique¹⁰.

Genga-Idowu va plus loin et remet volontairement en cause les idées partagées par la société kenyane au sujet de la prostitution. Cette contestation des préjugés s'exprime à travers des personnages féminins qui ont le courage et l'audace de refuser l'emprisonnement culturel et social provoqué par des mariages à la fois peu heureux et peu satisfaisants du point de vue matériel. Ces personnages sont en outre caractérisés par une intelligence économique qui leur permet non seulement de mettre de l'argent de côté pendant leurs jeunes années en prévision de leur vieillesse, mais aussi d'investir cet argent de manière rentable.

La plupart des études sur la prostitution dans la littérature africaine tendent à faire de la figure de la prostituée un être moralement dégénéré, ou le symbole d'une décadence morale nationale. Elle apparaît souvent comme une pauvre femme exploitée, qui devient une prostituée en ville avant d'être rapatriée au village¹¹. Le roman de Genga-Idowu montre une certaine inflexion par rapport à cette vision. Ainsi, lorsque Susan et Ochola divorcent, c'est Ochola qui décide de retourner dans son village, trouvant la vie en ville trop difficile. La trajectoire habituelle de la prostituée telle qu'on la trouve chez certains écrivains kenyans est ici réécrite

¹⁰ Simatei (Tirop Peter), *The Novel and the Politics of National Building in East Africa*. Bayreuth : Bayreuth African studies, 2001, 189 p. ; p. 141.

¹¹ Stratton (Florence), *Contemporary African Literature and the Politics of Gender*. London : Routledge, 1994, 208 p.

par Genga-Idowu, puisque Susan, elle, reste à Nairobi après le départ de son mari. Dans ce roman, la prostituée n'inspire ni la pitié ni le mépris ; elle est au contraire présentée comme une *business woman*, une femme d'affaires efficace qui économise de l'argent en vue d'investissements futurs.

La vie de Maryline, l'autre personnage important de *Lady in Chains*, est marquée par les expériences négatives qu'elle a connues à cause des hommes depuis son plus jeune âge. Étudiante à l'Université de Nairobi, elle est obligée d'arrêter ses études à la fin de sa première année, ayant échoué aux examens pour avoir refusé les avances sexuelles de deux professeurs. Maryline décide alors de ne jamais se marier, afin d'être « une femme indépendante » : « Elle ne voulait pas dépendre d'un homme [...] Sa vie lui appartenait. Elle ne laisserait personne la vivre pour elle »¹². Elle se promet également de ne jamais se faire exploiter par un homme et décide de « payer les hommes à leurs prix... mais ils devraient aussi la payer à son prix »¹³. Tel est l'état d'esprit de Maryline lorsqu'elle se lance dans sa carrière de prostituée. Elle parvient à ouvrir un bar sur *River Road*¹⁴, ce qui lui assure une certaine autorité et lui procure des ressources. Elle conseille à Susan, plutôt que de s'accrocher à un seul homme, de suivre son exemple.

Cette réussite économique des prostituées continue certes de reposer sur les hommes, dont elles ne peuvent en réalité se libérer complètement. Mais ce que cherche à montrer Genga-Idowu à travers son roman est plutôt que les prostituées peuvent espérer devenir indépendantes, à condition de bien gérer les ressources générées par la prostitution. Par ailleurs, la romancière accorde à ses personnages une certaine indépendance sexuelle, dans la mesure où celles-ci choisissent leurs partenaires. À la fin du roman, Susan et Maryline parviennent même à accumuler assez de richesses pour ne plus avoir à utiliser le sexe comme source de revenus. La romancière ne fait pas tant des prostituées des figures immorales que des figures ambitieuses, qui se sont fixé un objectif que le cadre urbain leur permet d'atteindre. Maryline, loin d'incarner une victime des injustices du Kenya postcolonial, apparaît au contraire comme un personnage fort, capable de s'adapter à la vie urbaine et d'y connaître une relative réussite économique.

Cette réussite doit s'apprécier par rapport au statut des femmes mariées, notamment dans les milieux ruraux où elles sont entièrement dépendantes de leur mari. La vie de Susan, au début du roman, est caractérisée par la pauvreté :

¹² « *a woman of her own mind. She did not want to let a man provide her with one. [...] Her life was her own. She was not going to let anybody live it for her* » (LiC, p. 99).

¹³ « *pay men their price... but they would [also] need to pay hers* » (LiC, p. 100)

¹⁴ *River Road*, située près de la rivière de Nairobi, est une rue caractérisée par son activité fourmillante (elle est en effet le point de départ de nombreux *matatus*), qui a fini par représenter dans la littérature, comme dans l'imaginaire de Nairobi, les « bas-fonds » de la ville (N.d.T.).

Les deux enfants portaient des vêtements décolorés. Leur mère [Susan] portait une robe jaune, qui était visiblement trop grande. Elle se plaignait parfois de cette robe. Elle l'avait empruntée à sa tante pour l'enterrement de l'oncle maternel de son mari. [...] L'homme [Ochola] était vêtu d'un vieux pantalon élimé en laine et à rayures qu'il avait acheté dans un magasin d'occasion de Kisumu [...] ¹⁵.

Cette citation fait apparaître les conditions de vie difficiles de Susan et de sa famille. C'est dans ces vêtements que la famille quitte la région pour la capitale. L'amélioration des conditions de vie de Susan se fera grâce à son passage dans le bar, lieu traditionnellement réservé aux hommes, surtout dans les milieux ruraux, mais présenté par Genga-Idowu comme un lieu d'émancipation économique pour les femmes. Écrit en 1993, *Lady in Chains* marque une volonté de l'écrivain de changer l'attitude de la société de l'époque envers le travail des femmes dans les bars. La fiction peut donc apparaître comme un lieu d'exploration de vies possibles avant que celles-ci ne soient considérées comme acceptables par la société.

P. Simatei souligne que l'échange d'argent contre une tâche modifie les rapports de pouvoir indépendamment du sexe des personnes engagées dans l'échange ¹⁶. Cet argument nous paraît pertinent pour l'analyse de *Lady in Chains*, puisque ce n'est qu'après que Susan a commencé à travailler dans le bar qu'elle peut enfin subvenir à ses besoins et atteindre une indépendance économique. Genga-Idowu présente donc Susan comme un modèle d'émancipation économique pour les femmes dans une société qui sous-évalue souvent la portée de leur travail. Même lorsque ses proches condamnent son comportement, elle ne peut se résoudre à accepter de retourner vivre à la campagne avec Ochola. Elle est présentée comme un personnage déterminé qui se soustrait aux mécanismes traditionnels de contrôle des hommes par le mariage, la maternité et la dépendance matérielle. Elle peut refuser d'endosser le rôle traditionnel de la femme, car sa richesse lui ouvre d'autres horizons et rend inutile la protection d'un homme :

[...] le policier qui patrouillait les rues le soir ne me demandait même plus de lui montrer mes papiers d'identité. Au début, je ne comprenais pas pourquoi. Et puis, j'ai compris que j'avais obtenu une sorte d'immunité. Mes vêtements étaient devenus ma carte d'identité ! J'ai

¹⁵ « Both children wore faded clothes. Their mother [Susan] was in a yellow dress, which was obviously oversize. From time to time she groaned over this dress. She had borrowed it from her aunt to wear to a burial ceremony of her husband's maternal uncle. [...] The man [Ochola] was dressed in a stripped worn-out woolen trouser bought at second hand market in Kisumu [...] » (LiC, p. 3-4).

¹⁶ Simatei (T.P.), *The Novel and the Politics...*, op. cit., p. 141.

alors réalisé combien il était difficile et malheureux d'être pauvre. [...] Je refuse de retourner à ce passé misérable. Plutôt mourir¹⁷.

La prostitution, en ce qu'elle permet aux femmes d'acquérir des richesses, leur confère donc aussi un certain pouvoir sur les institutions sociales représentées ici par la figure du policier qui, supposé limiter au moins la prostitution, ne peut même plus la contrôler.

À la fin du roman, Susan est devenue une femme indépendante qui possède quelques richesses. Elle a brisé les « chaînes de la patriarchie » synonyme de subordination, et possède à présent des « chaînes en or » (LiC, p. 198). Les prostituées finissent par mener une vie bien plus enviable que celle de beaucoup de femmes au foyer africaines, qui doivent faire face à de nombreux problèmes et qui, selon l'image d'Ogudipe-Leslie, portent souvent « six montagnes sur leur dos »¹⁸.

Notre propos n'est pas de suggérer que la prostitution devrait être encouragée, mais plutôt de montrer comment Genga-Idowu utilise le roman populaire afin de remettre en cause la condamnation totale de la figure de la prostituée par certains écrivains kenyans. Son roman inverse en effet la vision masculine de la figure de la prostituée, et des femmes en général, telle qu'elle apparaît dans les romans postcoloniaux de Ngugi, par exemple. James Ogude¹⁹ a montré que le portrait des femmes dressé par Ngugi dans ses romans les plus récents faisait apparaître que le statut des femmes n'a pas changé depuis l'indépendance du pays, et qu'elles font toujours partie du groupe des travailleurs et paysans exploités et de la main-d'œuvre bon marché. Wanja, dans *Pétales de Sang*, et Wariinga, dans *Le Diable sur la croix*, apparaissent toutes deux comme des figures exploitées par les hommes dans la société capitaliste postcoloniale kenyane.

Encore écolière, Wanja succombe à un ancien loyaliste (*home guard*), Kimeria, qui la séduit par ses cadeaux et dont elle porte l'enfant, mais qui refuse de l'épouser. Elle s'enfuit de chez elle pour devenir serveuse dans un bar, puis prostituée, ce qui la mènera à sa perte puisque, après l'incendie qui détruit sa maison close, elle doit répondre à l'enquête de la police. Wariinga est elle aussi la victime d'un homme riche, des œuvres duquel elle se retrouve enceinte. Lorsqu'elle devient la secrétaire de Kihara, celui-ci la harcèle sexuellement. Dans *Matigari*, Guthera refuse d'avoir des relations sexuelles avec un policier en échange de la libération de son père, à l'époque coloniale. Son père est donc tué, et elle se promet de ne jamais avoir de relations sexuelles avec un policier. La misère la pousse toutefois

¹⁷ « [...] not even the evening patrol policemen would ask me to produce my identity card any more. I tried to find out the reason in vain until later. I had become immune. My clothes had become my identity card! I realized then how wretched and unfortunate it is to be poor. [...] I am not going to the bleak past. I have to die first » (LiC, p. 196-197).

¹⁸ Ogudipe-Leslie (Molara), *Re-creating Ourselves: African Women and Critical Transformations*. Trenton, N.J. : Africa World Press, 1994, 262 p. ; p. 6.

¹⁹ Ogude (James), *Ngugi's Concept of History and Character Portrayal in his Post-colonial Novels*. PhD Thesis, University of the Witwatersrand, 1996, p. 165.

à la prostitution afin de nourrir ses frères et sœurs, et elle finit par se donner à un policier afin de libérer Matigari, un ancien *Mau Mau* qui s'est battu dans les forêts. Ces trois femmes sont donc exploitées sexuellement et Ngugi ne leur donne aucune chance de s'émanciper économiquement. Guthera se soumettra ainsi à Matigari, « renforçant le stéréotype populaire de la femme comme être docile »²⁰. Dans le roman de Genga-Idowu, au contraire, les femmes vivent sans jamais subir l'exploitation de la part des hommes et le cadre urbain où elles s'adonnent à la prostitution semble donc constituer pour elles un espace d'émancipation.

Comme nous l'avons dit, la colonisation et le développement urbain furent dans une certaine mesure responsables de la marginalisation des femmes africaines, puisqu'ils ont contribué à la mise en place d'une économie qui les excluait de la production en les confinant aux milieux ruraux. C'est pourtant l'inverse que Genga-Idowu met en lumière dans l'environnement contemporain de son roman. Ces femmes marginalisées par la société du fait de leur occupation semblent ici triompher de cette mise à l'écart et avoir trouvé une voie alternative potentiellement émancipatrice. Les prostituées n'apparaissent alors plus comme des victimes passives, mais au contraire comme des productrices qui travaillent pour gagner leur vie²¹.

Cette liberté offerte par la migration vers les villes s'accompagne cependant aussi de difficultés, dont la romancière ne parle guère. La condamnation de la prostitution n'est pas circonscrite aux milieux ruraux et existe aussi en ville, où les prostituées doivent subir les effets du caractère illégal de leur activité, le harcèlement des forces de police et la violence de certains clients. La diffusion des maladies sexuellement transmissibles, et singulièrement du SIDA, rend ces pratiques encore plus dangereuses. Ces omissions ne peuvent être reprochées à la romancière, puisqu'un auteur peut choisir d'omettre certains aspects en vue de défendre une cause. À nos yeux, le roman présente avec succès la ville comme un lieu de révision du statut de la femme, puisqu'il lui offre une liberté qui n'existe pas dans les milieux ruraux, où la pression exercée par les proches et la communauté est bien plus forte. Les femmes peuvent y utiliser leur sexualité non seulement pour leur satisfaction personnelle, mais aussi en vue d'améliorer leurs conditions de vie. La figure de la prostituée finit par apparaître comme un symbole de l'autorité et du pouvoir féminin qui menace l'ordre patriarcal²².

■ Colomba MURIUNGI²³

²⁰ Ogude (J.), *Ngugi's Novels and African History : Narrating the Nation*. London : Pluto Press, 1999, 192 p. ; p. 114.

²¹ Walkowitz (Judith R.), *Prostitution and Victorian Society : Women, Class and the State*. Cambridge : Cambridge UP, 1991, 347 p.

²² O'Neill (M.), *Prostitution and Feminism...*, *op. cit.*, p. 24.

²³ Kenyatta University.